

LE DISCOURS RACISTE DES VOYAGEURS FRANÇAIS EN AFRIQUE COLONIALE (ET SES CONTINUATEURS AFRICAINS)

Aboubacar Abdoulwahidou MAIGA

Université des Lettres et des Sciences Humaines de Bamako (ULSHB)

abubacar2013@gmail.com

RESUME

La période de la colonisation de l'Afrique par les puissances occidentales a été marquée par de nombreuses expéditions ethnologiques et journalistiques, menées souvent par de grands écrivains comme André Gide, Albert Londres, Michel Leiris et Georges Balandier, dont certains n'ont pas hésité à mettre leurs plumes au service de la propagande impérialiste dans le but de justifier la présence française. La fameuse « mission civilisatrice » a été ainsi soutenue et légitimée dans l'imaginaire populaire des habitants de la France métropolitaine par la littérature de voyage. Par conséquent, les populations de l'Afrique du Nord et de l'Afrique subsaharienne ont fait l'objet de maintes adjectivations faciles et inexactes, auxquelles elles seront associées pendant très longtemps, malgré la détermination de certains écrivains-voyageurs français à prouver le contraire (Delafosse, Leiris, Griaule). Ce faisant, cette analyse vise à mettre en évidence le fonctionnement de ce racisme colonial, auquel n'ont pu échapper même certains de ceux qui étaient considérés comme des fervents anticolonialistes et humanistes (Gide et Londres).

MOTS-CLÉS

Afrique, colonisation, mission civilisatrice, racisme, voyageurs français.

THE RACIST DISCOURSE OF FRENCH TRAVELERS IN COLONIAL AFRICA (AND ITS AFRICAN FOLLOWERS)

ABSTRACT

The period of colonization of Africa by the Western powers has been marked by several ethnological and journalistic expeditions, often carried out by great writers like André Gide, Albert Londres, Michel Leiris and Georges

Balandier, some of whom have not hesitated to put their feathers at the service of imperialist propaganda in order to justify the French presence. The famous “civilizing mission” was thus supported and legitimized in the popular imaginary of the inhabitants of metropolitan France by the travelogues. Consequently, the populations of North Africa and sub-Saharan Africa have been subject to many easy and inaccurate adjectivations, to which they will be associated for a very long time, in spite of the determination of some French travel-writers to prove the opposite (Delafosse, Leiris, Griaule). In so doing, this analysis aims to highlight the functioning of this colonial racism, to which even some of those considered anticolonialists and humanists fervents could not escape (Gide and London).

KEYWORDS:

Africa, civilizing mission, colonization, French travelers, racism.

INTRODUCTION

En marge des séjours isolés de François Le Vaillant (en Afrique du Sud entre 1783 et 1785) et de Constantin François Volney (en Egypte en 1783), les Français ne commencent à être véritablement fréquents en Afrique qu’à partir de la campagne militaire de Napoléon Bonaparte en Egypte en 1798. D’ailleurs, plus de cent soixante savants et intellectuels participent à cette expédition, et contribueront par la suite à poser les bases de l’égyptologie¹ et de l’orientalisme (E.W. Saïd, 1980). Cette passion orientaliste connaîtra une nouvelle dynamique à la faveur de la colonisation du Maghreb à partir de juin 1830, date du début de la campagne d’Alger ; puis un peu plus tard, vers la fin de 1854, avec la conquête de la côte occidentale de l’Afrique par Louis Faidherbe, alors gouverneur de la colonie du Sénégal (H. Wesseling, 2009 et C. Coquery-Vidrovitch, 2011).

Ainsi, plus le drapeau français avance à l’intérieur du continent noir, plus il y a de récits sur les populations qui habitent les territoires conquis. Finalement, au cours de la première moitié du XX^e siècle, l’Afrique Occidentale Française et l’Afrique Equatoriale Française deviennent des véritables attractions pour l’intelligentsia française friande d’exotisme ou d’aventure. C’est ainsi que de nombreux voyages et expéditions ethnologiques, touristiques et journalistiques ont été accomplis durant cette période par des écrivains de renom, à l’image d’Ernest Psichari, André Gide, Albert Londres, Michel Leiris, Jean-Paul Lebeuf, Georges Balandier, etc. En plus des textes de ces derniers, nous nous sommes intéressés aux notes de certains colons et voyageurs peu explorés, comme Louis-Gustave Binger, Ernest Feydeau, Maurice Rondet-Saint, Marie-Anne de Bovet, etc., en ayant comme supports théoriques les monographies, les essais et autres travaux scientifiques traitant du racisme et du colonialisme (J.-A. de Gobineau,

1 C’est d’ailleurs un Français du nom de Jean-François Champollion, qui sera le premier à déchiffrer les hiéroglyphes. Champollion le Jeune est considéré depuis comme le père de l’égyptologie.

A. Memmi, T. Todorov, I. Hannaford, M. Lancerotto, B. Mouralis, S. Moussa, F. Mambenga-Ylagou, etc.).

A travers cette étude, il s'agit d'apporter un nouvel éclairage sur le rôle de ces voyageurs français dans la « racialisation » du discours colonial. Nous allons de ce fait interroger le regard qu'ils ont porté sur les rapports entre colons et colonisés au Maghreb et en Afrique subsaharienne, tout en mettant un accent particulier sur la manière dont certains d'entre eux ont, sur commande ou délibérément, usé de leurs plumes pour alimenter ou justifier la « mission civilisatrice » de la France.

LES FONDEMENTS RACISTES DE LA MISSION CIVILISATRICE DE LA FRANCE EN AFRIQUE

Le récit de voyage a été pendant longtemps un vecteur d'information privilégié pour les lecteurs de la France métropolitaine pour se renseigner sur l'actualité des colonies lointaines. A cet effet, dans la description faite des populations africaines, la plupart des voyageurs français ont porté des jugements à travers le prisme racial et paternaliste. De l'analyse de leurs témoignages se dégagent généralement deux types de racisme : celui scientifique et doctrinal inspiré de la théorie de l'inégalité des races de J.-A. de Gobineau (1884, p. 158)² et un racisme destiné à justifier la « mission civilisatrice » européenne en Afrique. Il arrive aussi que les deux se retrouvent tellement mélangés qu'il est impossible de les distinguer. Aussitôt, l'exaltation des Européens devant les « Cannibales » (M. Montaigne, 2000)³ et le « bon sauvage »⁴ durant la Renaissance laisse place à un racisme structuré et alimenté par des voyageurs et des colons (influencés par

2 Référence à la théorisation de la hiérarchisation des « races » par Joseph-Arthur de Gobineau en 1853, selon laquelle les « races » humaines sont intellectuellement inégales et celle blanche serait supérieure aux autres. Des idées qui prennent leurs racines dans les travaux des naturalistes du XVIII^e siècle comme le suédois Carl von Linné (1707-1778), le français Georges-Louis Leclerc dit comte de Buffon (1707-1788), l'allemand Emmanuel Kant (1724-1804) ou plus tard chez l'anthropologue allemand Johann Friedrich Blumenbach (1752-1840) et l'anatomiste français Paul Pierre Broca (1824-1880). Cette image de la suprématie de la « race » blanche a été diffusée et entretenue dans l'imaginaire collectif des Français et des Européens jusqu'au milieu du siècle précédent. En témoigne, par exemple, le manuel scolaire *Le tour de la France par deux enfants*, édité en 1877, dans lequel il est explicitement dit que la race blanche est la plus parfaite des races humaines. L'ouvrage restera pourtant en usage dans les écoles françaises jusqu'en 1950 et sera vendu à plus de huit millions d'exemplaires avant son centenaire en 1977. Sa publication va continuer jusqu'en 2012 (chez les éditions Tallandier). On lui attribue 500 éditions au total. C'est dire l'ampleur de son impact sur la société française.

3 En fait, Montaigne n'exaltait la « perfection » des mœurs « cannibales » que pour mieux dénoncer certaines faiblesses de sa société et rappeler les lois de la « grande et puissante mère nature ». Donc l'appel à l'exemple du « sauvage » ou du « primitif » s'inscrit le plus souvent dans l'argumentation des penseurs réformateurs, voire dans celle des révolutionnaires – des hommes obsédés par le « mythe des origines », d'après G. Balandier (1957, p. 7).

4 L'idée consistait à penser que l'homme était naturel à l'origine, mais il est devenu progressivement artificiel au cours de son évolution. (T. Todorov, 1989, p. 361).

les doctrines raciales de leur époque), dont le seul but est d'entretenir l'entreprise coloniale en déculpabilisant les auteurs des diverses exactions à l'égard des peuples colonisés, et cela, sous le prétexte fallacieux de la supériorité de la race blanche.

La mentalité française de l'époque coloniale est peut-être plus convenablement révélée dans ces propos d'Albert Sarraut en 1931, alors ministre des Colonies :

Ne soyons pas hypocrites, avouons que nous prenons des richesses dans ces contrées. [...] Est-il juste, est-il légitime que, par l'effet de la fatalité, la plus vaste accumulation des richesses naturelles demeure stérilement bloquée dans l'étendue de territoires occupés par des races attardées ? (M. Lancerotto, 2009, pp. 162-163).

En Afrique française, le racisme a toujours été consubstantiel à la politique coloniale. C'était « la meilleure expression du fait colonial », selon Albert Memmi (1985, p. 93), puisqu'il établit « la discrimination fondamentale entre colonisateur et colonisé ». Ce racisme colonial fonctionne à base de trois postulats essentiels selon Memmi :

- Découvrir et mettre en évidence les différences entre colonisateur et colonisé ;
- Valoriser ces différences, au profit du colonisateur et au détriment du colonisé ;
- Porter ces différences à l'absolu en affirmant qu'elles sont définitives, et en agissant pour qu'elles le deviennent. (A. Memmi, 1985, p. 90).

L'une des premières tâches de la majorité des voyageurs français ayant sillonné l'Afrique aux XIX^e et XX^e siècles a justement consisté à souligner ces « différences », et notamment les traits primitifs et arriérés des peuples colonisés. Ainsi, pour expliquer la colonisation des Etats maghrébins, des voyageurs français ont mis en avant l'idée selon laquelle l'Arabe est « vaniteux et prodigue, empressé à jouir, il dissipe le produit de ses récoltes sans souci du lendemain [...], la plupart considèrent le travail comme une véritable punition de Dieu » (J.-R Henry, 1985, p. 41).

Le leitmotiv « travail » est évoqué à tous les coups afin de prouver la noblesse de l'action coloniale française en Afrique. Qu'ils soient Arabe ou Noir, Kabyle, Touareg, Bambara, Sonraï ou Mossi ; les arguments de la fainéantise, de l'inertie et de la stupidité sont rabâchés sans relâches dans les textes des voyageurs français pour rappeler aux lecteurs de la Métropole la nécessité de « civiliser », d'« instruire » et de « discipliner » l'indigène par le travail, qui est une étape indispensable sur le chemin de l'émancipation, selon eux. En cela, les « grands efforts » de l'administration coloniale française doivent être salués, selon Ernest Feydeau (F. Laurent, 2008, p. 374), qui séjourna à Alger de juin à novembre 1860.

Ainsi, de nombreux voyageurs français ont fait l'apologie de la « glorieuse entreprise coloniale », d'après M. Lancerotto (2009, p. 169), en abusant des adjectivations faciles à l'égard surtout des Noirs. Même Albert Londres et André Gide, connus pour être des grands dénonciateurs des abus de la politique coloniale

française en Afrique, n'ont pu déroger à la règle. Lorsqu'A. Londres (1929, p. 51 et p. 124) prétend qu'aucun « fils des ténèbres n'a jamais su se servir de la roue », conseillant « de fabriquer du nègre » comme en parlant d'une chose ; A. Gide (1993, p. 95), lui, déduit de son *Voyage au Congo* que « le cerveau gourd et stagnant » des Noirs ne sont capables « que d'un très petit développement », et « combien de fois le blanc semble prendre à tâche de les y enfoncer ! ». A lire leurs descriptions, le Noir ne sait décidément rien faire que manger, dormir et faire la fête. Il semble alors réduit à « un corps quasiment privé de cerveau, corps lui-même limité à une pure fonction digestive, par ailleurs hypertrophiée. Le Noir est du côté de l'instinct et de la matière. [...] il consomme, il absorbe gloutonnement, au lieu de produire et de créer », déduit aussi S. Moussa (2012, p. 227).

LE NOIR PLUS PROCHE DE L'ANIMAL QUE DE L'HOMME BLANC

La dichotomie sauvage/civilisé est également omniprésente dans le discours raciste des voyageurs français en Afrique coloniale. Certains d'entre eux ne se contentent pas de présenter l'indigène-colonisé comme un sauvage ou un barbare inculte qui « ne participe pas au progrès, (donc) manifestation actuelle d'un stade antérieur de l'Européen » (A. Demeulenaere, 2009, p. 35.). Ils se plaisent à lui dresser un portrait qui le rapproche plus de l'animal que du Blanc. Une manière astucieuse de corroborer la théorie évolutionniste qui décrit les différentes races comme des échelons plus ou moins élevés d'une progression allant de la bête à l'homme blanc, selon A. Favre (2017). Par conséquent, l'animalité du Négro-africain prouverait l'existence de cette chaîne.

Il faut dire qu'en Europe, les sciences sociales, la géographie humaine et l'anthropologie raciale ont accompagné l'entreprise coloniale avec des « études sur les caractéristiques physiques, morales et intellectuelles de l'homme noir » d'après F. Mambenga-Ylagou (2017, p. 15.), lesquelles études ont exercé une influence non négligeable et durable sur les voyageurs européens des XIXe et XXe siècles. C'est ainsi qu'Ivan Hannaford affirme dans son livre *Race: The History of an Idea in the West* (1996) que la pensée scientifique occidentale de l'époque voudrait qu'on mette « de côté l'ordre métaphysique et théologique des choses, pour lui préférer une description et une classification plus logiques ordonnant l'humanité selon des critères physiologiques et mentaux fondés sur des “faits” observables et des preuves expérimentales » (J. Bouie, 2018). L'historien américain ajoute (Y. Coleman, 2007) :

Des mouvements sociaux importants comme la colonisation ont amené les Européens à entrer en contact avec d'autres peuples sur des continents éloignés. Leur supériorité relative, sur le plan militaire et viral, acquise à travers des siècles de guerres et de mélanges de populations, et grâce à une importante densité de peuplement, a amené certains d'entre eux à croire qu'ils étaient “mieux” que les autres, et que leur statut supérieur leur avait été accordé par Dieu, dès la naissance, et non conquis grâce aux génocides qu'ils entreprirent.

Ce n'est donc pas anodin de voir A. Londres (1929, pp. 27, 62, 143, 191 et 212) faire plusieurs fois référence aux animaux de la forêt tropicale dans sa description des Africains rencontrés : « ils vous regardent comme si dans le temps ils avaient été des chiens à qui vous auriez donné du sucre », « cette tête de gorille », « ses cuisses sont sûrement énormes ; il marche comme un éléphant », « il ressemblait à un chimpanzé de music-hall », ou bien « le vieux lion semblait attendre la scène ».

Des affirmations pareilles trouvent leur source chez les « grands-pères » des racistes français, tels que Julien-Joseph Virey, Victor Courtet, et surtout Joseph-Arthur de Gobineau (1884, p. 215), aux dires duquel, non seulement la race Noire « gît au bas de l'échelle » de la hiérarchie des races, mais son caractère d'animalité, empreint dans la forme de son bassin et de sa mâchoire proéminente, lui impose sa destinée dès sa conception. Dès lors, le Noir ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint. N'est-ce pas l'image que G. Simenon (1996, p. 17) a tenté de coller aux Noirs de l'Afrique centrale dans *L'Heure du nègre* :

Je cherchais quelqu'un à qui parler. Il n'y avait personne. Ou plutôt il n'y avait sous le hangar, parqué comme des bestiaux, que cent ou cent cinquante nègres et négresses. Tous étaient à peu près nus. Une petite race difforme, aux gros inquiets.

Même des écrivains tolérants comme T. Gautier⁵, (ayant séjourné à Alger entre juillet et août 1840), n'ont pu s'empêcher d'affirmer au sujet des « négresses d'Alger » :

Leur croupe hottentote, leurs jambes sans mollets, leurs pieds à talons en forme d'ergots, leurs façons singulières de porter les bras, rappellent involontairement à l'Européen que le singe est plus proche parent de l'homme qu'on ne se l'imagine en général dans le Nord. (F. Laurent, 2008, p. 167).

En fait, la femme indigène incarne une véritable source d'exotisme pour le voyageur français. Représentée couramment sur les cartes postales et les croquis envoyés en Métropole, la spécificité de sa beauté, sa façon de se conduire, ses accoutrements, ses bijoux en or ou en argent et ses coiffures sont autant de mystères pour de nombreux voyageurs qui, sans chercher à l'appréhender dans son milieu naturel, s'empressent de la peindre à l'aune de l'Européenne, en usant des supputations les plus sordides, frisant le racisme. Peut-on ainsi lire chez certains au sujet de la femme Noire :

Comment ne pas garder rancune à ce continent maudit d'où la grâce féminine est absente comme le parfum des fleurs, la source limpide ? Bête de somme ou bête à plaisir, [...] l'existence de la femme, chez ces peuplades, est telle qu'on ne saurait s'étonner de sa tournure trop souvent grotesque. A treize ou quatorze ans, c'est une mère de famille ; à vingt-cinq, une aïeule ; à trente, une antiquité. (Y. Monnier, 1999, p. 181).

⁵ Gautier disait alors dans une lettre adressée à ses parents que « l'Algérie est un pays superbe où il n'y a que les Français de trop ». (F. Laurent, 2008, p. 194).

Lors de son voyage en Algérie, Feydeau juge que chez la femme Arabe ou Mauresque, « il y a une préoccupation incessante de tromperie. [...] les ruses les plus perfides lui sont comptées par ses amies comme des titres flatteurs dans l'art de vivre » (F. Laurent, 2008, p. 374). A l'autre extrémité australe du continent, en 1783, François Le Vaillant s'était vu contraint d'expliquer à ses lecteurs que le tablier naturel qui cachait la ligne du sexe des Hottentotes n'était pas « un prolongement considérable des nymphes » comme le prétendaient certains de ses prédécesseurs, mais juste « un caprice assez rare de la mode, un raffinement de coquetterie » (A. Ricard, 2000, pp. 371-372). Le Vaillant a dû vérifier et démentir plusieurs idées reçues à l'époque sur les indigènes sud-africaines. Déconstruisant « ces soupçons infâmes », il conclut que « le sauvage n'est ni brute ni barbare » (A. Ricard, 2000, p. 361).

Les voyageurs français ignorent ou ne veulent pas admettre que les canons de la beauté en Europe ne sont point les mêmes en Afrique. Ils insistent beaucoup sur la nudité et le côté primitif de la femme africaine. Lorsque la description de son corps ne donne pas lieu à des comparaisons sournaises avec l'animal ; la beauté de la femme Noire est banalisée au moyen des qualificatifs comme « grosses lèvres », « grâce d'ombre », « obscure gorge », « traits rieurs » et « gestes d'enfants » (Y. Monnier, 1999, p. 182). Ce qui fait dire à D.-H. Pageaux (1994, p. 63) que l'idéologie raciste repose sur la démonstration erronée de l'infériorité physique et intellectuelle à travers l'anormalité de l'Autre par rapport à une norme édictée par un énonciateur et tenue pour supérieure. L'Africain décrit avec des dents blanches et le visage rieur serait donc un grand enfant indigne de l'estime du Blanc, et mérite donc d'être élevé dans la bonne colonisation.

Ils sont nombreux pourtant à reprendre à leur compte ces justifications biologiques tirées du matérialisme gobinien⁶ et de l'évolutionnisme darwinien⁷ à l'égard des Africains, singulièrement à l'endroit des Noirs qui n'auraient pas de civilisation, puisqu'incapables d'une quelconque prouesse technologique. De ce fait, seul le contact avec le Blanc permet de gommer en lui sa bestialité, ainsi que son penchant sanguinaire et barbare⁸. C'est d'ailleurs un des objectifs

6 Pour Gobineau, « les grandes civilisations humaines ne sont qu'au nombre de dix et que toutes sont issues de l'initiative de la race blanche ». Et parmi ces dix, « pas une race mélanienne, (c'est-à-dire Noire), n'apparaît au rang des initiateurs ». (J.-A. de Gobineau, 1884, p. 223 pour la première citation, et p. 218 pour la seconde).

7 Darwin avait lui-même écrit lors de sa rencontre avec les Fuégiens croisés durant son périple du Beagle entre 1832 et 1834 : « quand on voit ces hommes, c'est à peine si on peut croire que ce soient des créatures humaines, des habitants du même monde que le nôtre ». (Y. Monnier, 1999, p. 11).

8 Il faut dire que cette manière de pensée stipulant que le Noir ne peut rien faire sans l'aide du Blanc existait déjà chez Gobineau, qui martelait que le Noir doit absolument s'allier à une race plus douée qu'elle - donc Blanche, afin de mettre ses facultés intellectuelles en valeur. (J.-A. de Gobineau, 1884, p. 363). Gobineau encore d'ajouter : « le génie artistique, également étranger aux trois grands types, n'a surgi qu'à la suite de l'hymen des blancs avec les nègres ». « Le monde des arts et de la noble littérature résultant des mélanges du sang, les races inférieures améliorées, ennoblies,

fondamentaux de la « mission civilisatrice », c'est-à-dire exposer la colonisation comme une activité humanitaire de la France à l'attention de ses sujets. Le colonisé est présenté comme étant en retard sur le chemin de la civilisation. Il doit par conséquent être progressivement amené au niveau du Blanc - Français. Ainsi, se trouvent liés à jamais les intérêts de la France à ceux de ses colonisés, selon M. Lancerotto (2009, p. 162).

Il est intéressant de voir que ces voyageurs français ne sont prêts à aucune considération vis-à-vis de la culture indigène. En réalité, « quand ils parlent de civilisation, il ne s'agit que de la leur » (M. Lancerotto, 2009, p. 162). Louis Gustave Binger, futur gouverneur de la Côte d'Ivoire, clamait en mars 1889, lors de son expédition qui le conduit de Bamako aux frontières du Ghana : « j'estime qu'un Blanc, quel qu'il soit, ne doit pas se prosterner devant un roi noir, si puissant qu'il soit » (A. Stroebel, 2013, p. 329). Ernest Psichari, qui voyage en Afrique équatoriale en 1906, a néanmoins conscience de l'absurdité de cette propagande, mais il y adhère quand même, puisqu'elle lui est bénéfique. Ainsi, affirmait-il (2008, p. 142) : « la supériorité d'une race sur une autre race est peut-être une illusion [...] Qu'importe ? C'est l'illusion de se croire supérieur aux autres qui fait accomplir les belles actions ».

Notons aussi que le discours racial de cette époque coloniale ne vise aucunement à supprimer le colonisé en tant qu'être vivant, car c'est de son œuvre que se nourrit le colonisateur. Mais ce discours vise à maintenir le colonisé dans un état psychique paralytique devant l'amener à prendre conscience de son primitivisme et de son infériorité vis-à-vis du colon ; lequel, usant de règles et de lois habiles, cherche et réussit parfois à effacer ou à avilir tout ce qui peut avoir sens dans la vie de l'indigène : ses référents culturels, sa langue, son mode vie et la vénération de ses ancêtres, estime F. Fanon (2002, p. 7).

Or, contrairement à l'image construite par le colonisateur, les indigènes ne se considèrent jamais attardés ou inférieurs au colon Blanc. De prime abord, l'Européen, surgi de nulle part, qui commence à sillonner leur territoire avec armes et escortes, suscite à la fois curiosité et méfiance chez les Africains, puisqu'il est différent et étranger à leur milieu. Leur première réaction ne peut être que défensive. René Caillé, un des premiers Français en Afrique de l'Ouest, a pu s'en apercevoir lors de son déplacement vers Tombouctou⁹ :

L'idée générale des peuples, dans tout l'intérieur du Soudan, est que nous habitons de petites îles, au milieu des mers ; et que les Européens voudraient s'emparer de leur pays, qu'ils croient le plus beau de l'univers. (A. Quella-Villéger, 2012, p. 226).

sont autant de merveilles auxquelles il faut applaudir. Les petits ont été élevés. Malheureusement les grands, du même coup, ont été abaissés, et c'est un mal que rien ne compense ni ne répare. [...] La race blanche possédait originellement le monopole de la beauté, de l'intelligence et de la force. À la suite de ses unions avec les autres variétés, il se rencontra des métis beaux sans être forts, forts sans être intelligents, intelligents avec beaucoup de laideur et de débilité ». (Ibid., pp. 218-2019).

9 Le premier voyageur européen à séjourner et revenir à/de Tombouctou vivant.

Il faudra du temps à l'Européen, et notamment au Français, pour admettre que « les sociétés africaines ont une vision et une philosophie de leur monde », constate F. Mambenga-Ylagou (2017, p. 18). L'avènement d'un nouveau type d'ethnologues, à l'instar de Léo Viktor Frobenius, de Maurice Delafosse, de Placide Frans Tempels, de Marcel Griaule et de Michel Leiris, permettra de reconnaître « aux Noirs une humanité et des cultures spécifiques traduisant une relation particulière au monde » (F. Mambenga-Ylagou, 2017, p. 18).

TOUS INSTRUITS ET CIVILISÉS MAIS JAMAIS ÉGAUX

De fait, si la colonisation contribue à établir un rapprochement entre l'être dominant et l'être dominé, leurs relations sont régies par une « ségrégation, explicite ou implicite, qui vise à réduire au maximum les possibilités de contact entre les deux communautés » (B. Mouralis, 2012, p. 40). A vrai dire, « pourquoi rêver une impossible fusion ? », s'interroge Marie-Anne de Bovet (F. Laurent, 2008, p. 808), d'autant plus que le but réel à terme est de transformer à l'image des Blancs « cet autre peuple qui a su bien vivre sans eux jusqu'ici, pour qu'il devienne « des producteurs et des consommateurs », car pour l'Européen du début du XX^e siècle, le progrès se résume à deux choses : le travail et la consommation, selon M. Lancerotto (2009, p. 166). L'évolution souhaitée par le colonialisme consiste donc à faire de l'indigène un acheteur insatiable pour le bonheur de l'industrie française, d'après M. Rondet-Saint (1933, pp. 140-142).

A force de propagandes et de répétitions, la vision et les valeurs du colonisateur finissent par s'imposer aux yeux du colonisé comme les seules légitimes et justes possibles. Au contact permanent avec la culture française, le colonisé ne peut que s'identifier à celle-ci dans sa mue conditionnée par sa proximité ambiguë avec le porteur de cette culture. Passant par l'école coloniale où, à la place de son histoire, de sa culture, de sa littérature et de sa langue maternelle, on lui apprend celles d'un autre peuple lointain, comme si tout ce qui doit importer à ses yeux se passe ailleurs, loin, dans le pays du colonisateur ; il ne tardera pas à n'imaginer sa vie que par référence à l'unique modèle accessible : celui du Blanc - Français !

Cette admiration pour la culture du colonisateur conduit le colonisé à déconsidérer sa terre d'origine afin de prendre pour repère celle du colonisateur, sur laquelle il projette tous ses fantasmes. Refusant alors sa condition coloniale, il n'a d'autre alternative que de lorgner la place de ce dernier. Ainsi débute son chemin vers l'assimilation, pour la réussite de laquelle il doit accepter de renoncer à ses racines et à ses traditions, devenues méprisables au fil du temps, pour adopter celles du colonisateur, désormais prestigieuses et fascinantes.

C'est donc par l'éducation que la France inculque progressivement

aux indigènes ses valeurs et sa culture, en commençant par les tout-petits qui incarnent l'avenir, et de ce fait le futur de l'administration coloniale française. Dès lors, des colons-instructeurs comme Georges Hardy peuvent présenter cette stratégie de domination par l'enseignement comme *Une conquête morale* (1917), qui se veut à la fois moins violente, moins discernable et très efficace. En conséquence, au plus fort de la colonisation française, les Africains passés par l'école coloniale forment alors une nouvelle élite aux côtés des Français, avec lesquels ils partagent dorénavant des valeurs occidentales. Cités comme preuve vivante du triomphe de la colonisation française, nombre de ces « Hussards noirs de la colonie » endossent fièrement le costume de continuateurs de la mission civilisatrice de la France, à l'image de Mapaté Diagne, de Mamadou Konaté et de Dominique Traoré. Ce dernier déclarait avec enthousiasme :

Noir, issu de parents incultes, [...] rien ne m'a préparé à écrire correctement le français, [...]. Bon Français de cœur, ma ferme résolution a été, est et sera toujours de collaborer de toutes mes forces à l'œuvre civilisatrice entreprise par la Métropole sur le sol de l'Ouest africain, sol qui, à mes yeux, n'est que le prolongement naturel de la France, ma grande patrie. (C. Labrune-Badiane & E. Smith, 2018, p. 321).

Faisant leurs le discours civilisateur et la doctrine du maître, à savoir diviser pour mieux régner ; ces loyaux « lettrés indigènes », acculturés, ne tarderont pas à donner une nouvelle orientation à la mission civilisatrice : souligner à leur tour les différences entre les communautés africaines en mettant en avant les bienfaits de l'action colonisatrice française. On assiste dès lors à l'apparition d'un tribalisme franco-africain dont les conséquences seront dévastatrices pour ce continent. Par exemple, les Peulhs du Liptako sont traités de « xénophobes dans l'âme » par un certain T. Diawara, tandis que les Dogons de Sangha sont décrits par Diougodié Dolo (un des leurs) comme des adorateurs d'idoles et de fétiches qui « ne révèlent aucune progression vers la civilisation » (C. Labrune-Badiane & E. Smith, 2018, p. 323).

Pourtant, à ces énormes efforts obstinés du colonisé, « à sa soumission admirative, son souci appliqué de se confondre avec le colonisateur, de s'habiller comme lui, de parler, de se conduire comme lui », tel le soulignait A. Memmi (1985, pp. 139-140), le colonisateur oppose le mépris et la moquerie. Mais le colonisé s'entête, et plus il tente d'imiter correctement les manières du colonisateur, plus ce dernier s'irrite et se complait dans sa position de race dominante. Feydeau était sans doute mieux placé pour le savoir :

Pauvres gens ! Ils auront beau faire, nous les regarderons longtemps encore comme des êtres issus d'une race inférieure, et nous ne les hausserons pas de sitôt à notre niveau. Nous les estimons peu, les voyant si docilement adopter nos vices. Nous les trouvons ridicules quand ils se forcent pour singer nos habitudes et nos manières. Ainsi les barbares vaincus, en se pavanant au forum romain, excitaient autrefois la risée de la jeunesse romaine. Les temps changent, les types restent, disait-il alors en parlant des Algériens. (F. Laurent, 2008, p. 374).

Le rapport entre colonisé et colonisateur est donc régi par leurs manières d'être. La situation raciale, qui fixe la condition sociale de chacun, est hiérarchiquement définie, et se veut par conséquent immuable, car « ni l'un ni l'autre ne changeront jamais » (A. Memmi, 1985, p. 91), l'individu étant impuissant face à la race, sa destinée serait alors « décidée par ses ancêtres et les efforts des éducateurs sont vains » (T. Todorov, 1989, p. 218). Ceci étant, tout ce que les Européens, sinon les Français peuvent offrir aux autres, c'est un vernis de civilisation, selon Hyppolite Taine et Gustave Le Bon, lesquels sont persuadés qu'on fait facilement d'un nègre un avocat ; « mais on ne lui donne qu'un simple vernis tout à fait superficiel, sans action sur sa constitution mentale ». Par conséquent, ce nègre peut accumuler « tous les diplômes possibles sans arriver jamais au niveau d'un Européen ordinaire » (T. Todorov, 1989, p. 219).

Tout laisse penser que « c'est la race qui décide de tout » (T. Todorov, 1989, p. 220), comme l'avait d'ailleurs martelé le Britannique Robert Knox en 1850 dans *The Races of Men* (1969, p. 7) : « la race est tout : la littérature, la science, l'art – en un mot, la civilisation – en dépend ». Gobineau aussi avait abondé dans le même sens, en soutenant que « l'inégalité des races dont le concours forme une nation suffit à expliquer tout l'enchaînement des destinées des peuples » (P.-A. Taguieff, 2008, p. 177).

Ce ne sont donc ni l'éducation ni le travail qui déterminent le sort de l'homme, comme le colonisateur voulait faire croire. En réalité, la politique de l'instruction « obligatoire » instaurée dans les colonies françaises s'avère parfois nuisible aux peuples colonisés, car elle les corrompt, les pervertit et détruit l'ancien mode d'apprentissage sans rien proposer en retour, souligne de son côté T. Todorov (1989, p. 220). Ce qui fait dire à F. Fanon (2002, p. 240) :

Parce qu'il est une négation systématisée de l'autre, une décision forcenée de refuser à l'autre tout attribut d'humanité, le colonialisme accule le peuple dominé à se poser constamment la question : « Qui suis-je en réalité ? » [...] La nature hostile, rétive, foncièrement rebelle est effectivement représentée aux colonies par la brousse, les moustiques, les indigènes et les fièvres. La colonisation est réussie quand toute cette nature indocile est enfin matée.

LA NÉGATION DE L'AUTRE ET LE RACISME RÉVISIONNISTE DANS LA COHABITATION

Le racisme colonial s'alimente également de « justifications historiques » (J.-R. Henry, 1985, p. 40), puisque malgré l'appropriation réussie du territoire de l'indigène, « le colon (y) reste toujours un étranger », note alors F. Fanon (2002, p. 43). Il se voit contraint de se réinventer et de recréer l'Autre - le colonisé selon ses projets, d'autant plus que celui-ci ne doit « exister qu'en fonction des besoins du colonisateur », remarque A. Memmi (1985, p. 105). C'est ainsi que

des intellectuels français comme Louis Bertrand (1921), ayant visité l'Algérie de 1891 à 1900, commencent à dénier au Kabyle et à l'Arabe, déjà « réduits à l'état de main-d'œuvre silencieuse » (J.-R. Henry, 1985, p. 37), la paternité du territoire qu'ils habitent, en faisant valoir le mythe de « l'Algérie latine » (F. Laurent, 2008, p. 101), selon lequel, l'Algérie étant délivrée par la France du joug arabo-turc, est redevenue entièrement méditerranéenne, et recouvre donc « ses solidarités naturelles avec les rives nord de la mer ». Ainsi, les immigrants européens (français, italiens, espagnols, maltais) se retrouvent de nouveau sur leur ancienne terre pour reconstituer la « race latine » (F. Laurent, 2008, p. XXIX).

D'autre part, dans les représentations collectives, on exalte « le “peuple neuf” des Français d'Algérie (qu'on nomme désormais Algériens), et par la dévalorisation, la déréalisation corrélatives des autochtones, devenus atones, désormais “Arabes” tout court » (F. Laurent, 2008, p. XXVIII), faisant ainsi fi de la distinction cruciale Arabes/Kabyles. Ce révisionnisme historique en faveur du colon permet d'offrir « une légitimité à une colonie européenne composée dans sa masse d'émigrés orphelins en quête de nouveaux ancêtres », estime Jean-Louis Planche (J.-R. Henry, 1985, p. 40).

Par conséquent, dans le Maghreb français, si le régime du protectorat contraignait le « colonisateur-protecteur » à accorder certaines marges de liberté au « colonisé-protégé » au Maroc et en Tunisie, les populations autochtones de l'Algérie ont dû subir pendant longtemps un racisme colonial érigé en une sorte d'apartheid, dans lequel la minorité étrangère « définie par son origine ethnique (européenne) dispose des droits du citoyen français, face à une majorité de sujets “français” soumis à des lois et statuts d'exception, et à peu près privés de droits politiques » (F. Laurent, 2008, p. XXVII). L'Algérie est alors présentée comme « la France au soleil », mais sans les Algériens (F. Laurent, 2008, p. XXVIII). Le colonisateur s'octroie ici le droit absolu « d'exclure et d'enfermer » le colonisé, tout en lui expliquant les causes de sa défaite et les raisons pour lesquelles il est colonisable (J.-R. Henry, 1985, p. 39). L'expérience montrera par la suite que c'est difficile de cohabiter pacifiquement lorsqu'une communauté choisit délibérément de supprimer l'autre, parce que celle-ci est vaincue.

Toutefois, c'est dans cette même Algérie, durant juillet-août 1846, que Xavier Marmier a fini par douter de la pertinence de cette politique d'eupéanisation de l'Afrique (du Nord) :

Nous qui traitons encore les Arabes de barbares, nous avons montré que nous étions des vrais barbares en élevant à côté de ces riantes et délicieuses retraites nos grosses maisons de Paris, avec leurs trois ou quatre étages que rien ne garantit de l'ardeur de la température, et que le soleil chauffe comme des fournaises. Bien plus, nous avons porté la barbarie jusqu'à démolir quelques-uns de ces petits chefs-d'œuvre de l'architecture orientale pour les remplacer par des hôtels qui ressemblent à d'immenses casernes. (F. Laurent, 2008, pp. 203-204).

LE RACISME PAR LE PRISME RELIGIEUX

Sur tout un autre plan, si dans leurs possessions du Maghreb, les voyageurs français se montrent tolérants envers l'islam et ses nombreux pratiquants ; dans celles de l'Afrique subsaharienne, les populations « indigènes » musulmanes sont considérées comme des gens « ignorants et butés, à la fois dévots, méchants et libertins, imperméables à toute notre civilisation d'Occident et dont les pensées, quelque illusion qu'on se fasse à ce sujet, sont toujours centrées vers la Mecque et Stamboul », juge le père Briault (M. Lancerotto, 2009, p. 163).

Comme Briault, beaucoup de voyageurs français sont convaincus que le salut de l'Afrique se trouve dans l'évangélisation, menée à l'époque avec d'énormes succès par les « Pères Blancs », dont l'objectif ou « la destinée providentielle », (comme le disait l'archevêque d'Alger, Mgr Charles Lavigerie), était de répandre sur ce continent « plongé dans la barbarie » « les vraies lumières d'une civilisation dont l'Évangile est la source et la loi », dans le but d'en faire « le berceau d'une nation grande, généreuse, chrétienne » (J.-C. Ceillier, 2008, p. 29). Le christianisme était donc appelé à suppléer le fétichisme barbare et l'Islam qui fait de ces Noirs des esclaves irrécupérables.

Être chrétien en Afrique devait alors être un gage de civilisation, ou du moins celui d'éloignement de la barbarie, aux yeux de maints voyageurs français ayant été en contact avec les Ethiopiens monophysites. Étrangement, sur le même continent où le goût prononcé pour « la viande crue » et la « férocité sans égale » contribuent à caractériser l'Africain musulman de barbare et de cannibale, font de l'Abyssin porteur « d'une civilisation relativement avancée, puisqu'il a un code de justice, une religion hiérarchisée », un brave et redouble adversaire capable de repousser « les conquérants venus d'Europe », malgré qu'il soit impénétrable au progrès (G. Bossolasco, 2008, p. 54). La tradition judéo-chrétienne d'une frange des communautés éthiopiennes a incontestablement pesé dans leur description faite par les voyageurs français. Nulle part ailleurs, en Afrique, les compliments n'ont été si retentissants et unanimes qu'envers ce peuple d'Afrique de l'Est, qui, pour sa foi chrétienne, et particulièrement pour avoir courageusement défendu son indépendance contre les envahisseurs européens, est présenté comme des « nègres blancs » (G. Bossolasco, 2008, p. 76).

Par ailleurs, il va sans dire, qu'en Afrique, le colonisateur se sert de l'Église en la gratifiant de nombreux privilèges, (terrains et subventions), sans jamais espérer le succès de son action, car la politique coloniale ne peut favoriser une initiative qui contribue « à l'évanouissement de la relation coloniale » (A. Memmi, 1985, pp. 91-92). En contrepartie, les missionnaires de l'Église se servent aussi de l'administration coloniale, et l'aident même à se faire accepter par les communautés asservies, « lui donnant bonne conscience ». Mais partout où l'action coloniale devient embarrassante, l'Église se désolidarise d'elle et la dénonce pour continuer à entretenir cette image de neutralité ou de messagers « de la vérité, de la charité et de la paix » (J.-C. Ceillier, 2008, p. 28).

CONCLUSION

Il convient toutefois de rappeler l'historicité des pensées et témoignages analysés dans ce texte. C'est la somme des manières de pensée de toute une époque révolue. Entretemps, des découvertes en génétique sont venues balayer les pseudos conclusions scientifiques, (basées sur la couleur de la peau, ainsi que la forme et la taille du crâne), ayant favorisé l'émergence de ces préjugés contre « les différentes races »¹⁰. Les avertissements d'Yves Monnier prennent tout leur sens ici : « ces hommes qu'il serait facile de condamner ne sont pas plus mauvais que d'autres, et à coup sûr pas plus mauvais que nous. Ils sont simplement de leur temps. Ils jugent avec leur mentalité et avec leurs préjugés » (Y. Monnier, 1999, p. 11). Après tout, « les meilleurs candidats au rôle d'idéal exotique sont les peuples et les cultures les plus éloignés et les plus ignorés », d'après T. Todorov (1989, p. 356).

Notons aussi que la plupart des expéditions ou des voyages en Afrique était alors financé par l'Etat français, qui attendait naturellement de ses missionnaires un retour du bâton, c'est-à-dire un soutien indéfectible à sa politique coloniale, d'où la propagande entretenue durant de nombreuses années autour des enjeux de la colonisation française au Maghreb et en Afrique subsaharienne. Les voyageurs, qui étaient moins dépendants de « ce mécénat d'Etat » (F. Laurent, 2008, p. XV), traînaient les pieds ou se permettaient de dénoncer certaines pratiques, sans récuser au fond la doctrine raciale et « civilisationnelle » par laquelle ces peuples sont soumis à une exploitation purement impérialiste. Il ne faut pas ignorer non plus que l'appartenance sociale de l'auteur influe sur son mode de réception de l'Autre et sa culture. Comme le souligne Jean-Marc Mourra (1998, p. 3), « un ensemble de facteurs, affichés ou secrets, relevant du statut d'origine de l'auteur ou du rôle qu'il croit pouvoir s'assigner, dépendant également des modèles littéraires qu'il s'est choisis, conditionnent » la parole de l'écrivain-voyageur sur le pays visité.

Curieusement, à la même époque, la France regorgeait encore de sages visionnaires qui étaient capables de tenir un autre discours, à l'image du maréchal Lyautey, qui disait en juin 1931, lors de l'Exposition Coloniale Internationale de Paris :

La leçon que je voudrais voir se dégager avant tout de cette Exposition Internationale (de Paris), c'est une grande leçon d'union. Union entre les races, ces races qu'il ne convient pas de hiérarchiser en races supérieures et inférieures, mais de regarder comme « différentes » en apprenant à s'adapter à ce qui les différencie. (Y. Monnier, 1999, p. 12).

Mais en France, la prise de conscience générale par rapport à l'horreur de

10 En effet, le projet du génome humain a révélé que ce que les gens considèrent comme des différences raciales ne constitue que 0,01 % des 35 000 gènes estimés qui constituent le corps. Ainsi, la génétique a ruiné la justification des nations cherchant à imposer leur domination par le biais de la hiérarchie des races. (A. de Gobineau, 1967, pp. 4-5).

ce racisme colonial ne s'opère réellement que bien plus tard, lors de l'occupation nazie, durant laquelle nombre de Français ont été confrontés aux dérives d'une idéologie basée sur « l'exaltation d'une race supérieure et sa pratique politique totalitaire (parti unique, propagande, omniprésence de la police, usage généralisé de la torture) » (B. Mouralis, 2012, p. 35), caractérisée par le recensement, les rafles et les déportations organisées des Juifs sur fond de discours raciste, identique à celui jadis déployé contre le Noir, l'Arabe, le Kabyle et l'Asiatique dans les colonies.

C'est ainsi que « la dénonciation du nazisme », la célébration « des valeurs de la résistance » et l'invention de nouveaux concepts, tels que « le génocide » ou « crime contre l'humanité » se déroulaient dans le même pays qui utilisait encore des méthodes semblables de gouvernance, empreinte de l'idéologie raciale, dans ses colonies. Les crimes perpétrés contre les populations colonisées pouvaient être mis en parallèle avec ceux dont les Français ont été victimes sous le nazisme. Le travail de mémoire qui a résulté de ce processus débouchera sur la reconnaissance du droit des peuples colonisés à la liberté et à un traitement plus digne, d'homme à homme, se respectant dans leurs différences. On peut ainsi lire dans le préambule de la constitution française adoptée en octobre 1946 : « La France forme avec les peuples d'outre-mer une Union fondée sur l'égalité des droits et des devoirs, sans distinction de race ni de religion », puis dans son article 80 : « tous les ressortissants des territoires d'outre-mer ont la qualité de citoyen, au même titre que les nationaux français de la métropole ou des territoires d'outre-mer » (B. Mouralis, 2012, p. 40).

En guise de couronnement de cette nouvelle donne, les territoires d'outre-mer sont dotés désormais de représentants au sein de l'Assemblée nationale et du conseil de la République française. Ce qui constituait un premier pas vers la décolonisation des Etats de l'Afrique subsaharienne et l'indépendance de l'Algérie (qui ne s'obtient guère sans une ultime « contradiction » historique¹¹). Les voyageurs français qui visiteront l'Afrique décolonisée, constitués majoritairement d'ethnologues et de touristes, tiendront un discours fédérateur, objectif et bienveillant à l'égard de leurs frères africains.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALANDIER Georges, 1957, *Afrique ambiguë*, Paris, Librairie Plon.
BERTRAND Louis, 1921, *Les villes d'or. Algérie et Tunisie romaines*, Paris, Fayard.
BOSSOLASCO Gérard, 2008, *L'Ethiopie des voyageurs*, Paris, L'Harmattan.

11 Il est intéressant de voir que c'est le gouvernement issu de la Résistance qui refusa pendant longtemps de donner satisfactions aux revendications indépendantistes du peuple algérien, comme si la situation de la France sous l'occupation allemande était si différente de celle de l'Algérie de 1954 à 1962. (B. Mouralis, 2012, p. 36).

- BOUIE Jamelle, 2018, « Les idées des Lumières ont façonné les questions de race et de suprématie blanche », Slate (journal en ligne), traduit par Peggy Sastre. Url : http://www.slate.fr/story/163550/prendre-serieux-cote-obscure-philosophes-lumieres-racisme-kant-locke?fbclid=IwAR0PZ9WhgySft6LuV1JmnRjap6V0etBAcV3DaAVzZSaAYWU2RCIGN5h_noM, consulté le 12 septembre 2018.
- CEILLIER Jean-Claude, 2008, Histoire des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) : de la fondation par Mgr Lavigerie à la mort du fondateur (1868-1892, Paris, Karthala.
- COLEMAN Yves, 2017, « Racisme Institutionnel Et Action Affirmative », Ni Patrie Ni Frontières. Url : https://www.academia.edu/38263577/Racisme_institutionnel_et_action_affirmative.pdf, consulté le 03 avril 2019.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine, 2011, Petite histoire de l'Afrique : L'Afrique au sud du Sahara, de la préhistoire à nos jours, Paris, La Découverte.
- DEMEULENAERE Alex, 2009, Le récit de voyage français en Afrique noire (1830-1931), essai de scénographie, Berlin, Lit Verlag.
- FANON Frantz, 2002, Les damnés de la terre, Paris, La découverte.
- FAVRE Anne, 2007, « Albert Londres et la réalité coloniale », Astrolabe [En ligne]. Url : <http://astrolabe.uca.fr/avril-2007/dossier/albert-londres-et-la-realite-coloniale>, consulté le 24 octobre 2018.
- GIDE André, 1993, Voyage au Congo. Le Retour du Tchad. Retour de l'U.R.S.S. Retouches à mon retour de l'U.R.S.S. Carnets d'Égypte, Paris, Gallimard.
- GOBINEAU Arthur de, 1967, Essai sur l'inégalité des races humaines, (1853-1855), (Livres 1 à 4), Paris, Éditions Pierre Belfond.
- GOBINEAU Joseph-Arthur de, 1884, Essai sur l'inégalité des races humaines, Paris, Firmin-Didot frères.
- HANNAFORD Ivan, 1996, Race: The History of an Idea in the West, Baltimore (Maryland) - Londres, The Johns Hopkins University Press.
- HARDY Georges, 1917, Une conquête morale, l'enseignement en A. O. F., Paris, A. Colin.
- HENRY Jean-Robert, 1985, Le Maghreb dans l'imaginaire français : La colonie, le désert, l'exil, Aix en Provence, Edisud.
- KNOX Robert, 1969, The Races of Men: A Fragment, Philadelphie, Lea & Blanchard, 1850, réédité par Mnemosyne Publishing Co., Miami, Floride.
- LABRUNE-BADIANE Céline & SMITH Etienne, 2018, Les Hussards noirs de la colonie : Instituteurs africains et petites patries en AOF (1913-1960), Paris, Karthala.
- LANCEROTTO Maria, 2009, Voyageurs français en Afrique Equatoriale Française : La Cendrillon de l'Empire 1919-1939, Paris, L'Harmattan.
- LAURENT Franck, 2008, Le Voyage en Algérie. Anthologie de voyageurs français dans l'Algérie coloniale (1830-1930), Paris, Robert Laffont (coll. « Bouquins »).
- LONDRES Albert, 1929, Terre d'ébène : La traite des noirs, Paris, Albin Michel.

- MAMBENGA-YLAGOU Frédéric, 2017, « Les représentations de l'Afrique Centrale dans les littératures coloniales et francophones africaines face aux discours africanistes et aux enjeux institutionnels », *Synergies Afrique des Grands Lacs*, 6, p. 11-26.
- MEMMI Albert, 1985, *Portrait du colonisé, précédé de Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard.
- MONNIER Yves, 1999, *L'Afrique dans l'imaginaire français (fin du XIXe - début du XXe siècle)* : collections *Les tropiques entre mythe et réalité*, Paris, L'Harmattan.
- MONTAIGNE Michel de, 2000, *Des cannibales*, Paris, Mille et une nuits.
- MOURA Jean-Marc, 1998, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, PUF, coll. « Littératures européennes ».
- MOURALIS Bernard, 2012, *République et colonies, entre histoire et mémoire : la République française et l'Afrique*, Paris, *Présence Africaine*.
- MOUSSA Sarga, 2012, « Le langage des Noirs dans l' "Essai sur l'inégalité des races humaines" de Gobineau. Sensation et création », *Wort Macht Stamm. Rassismus und Determinismus in der Philologie*, Fink, p. 227-238.
- PAGEAUX Daniel-Henri, 1994, *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin.
- PSICHARI Ernest, 2008, *Carnets de route*, (1^{ère} éd. 1908), Paris, L'Harmattan.
- QUELLA-VILLEGGER Alain, 2012, *René caillé, l'africain, Une vie d'explorateur (1799-1838)*, Paris, Ed. Aubéron.
- RICARD Alain, 2000, *Voyages de découvertes en Afrique. Anthologie 1790-1890*, Paris, Robert Laffont.
- RONDET-SAINT Maurice, 1933, *Sur les pistes du Cameroun et de l'A.E.F.*, Paris, Société d'Éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales.
- SAÏD Edward W., 1980, *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*. Traduit de l'américain par Catherine MALAMOUD, Paris, Seuil.
- SIMENON Georges, 1996, *L'Heure du Nègre*, (1^{ère} éd. 1932), Pézilla-la-Rivière, DLM Éditions.
- STROEBEL Aleth, 2013, *Aventuriers du Monde : les archives des explorateurs français - 1827-1914*, Paris, L'Iconoclaste.
- TAGUIEFF Pierre-André, 2008, « Figures de la pensée raciale », *Cités* (PUF), 36, 4, p. 173-197.
- TODOROV Tzvetan, 1989, *Nous et les autres (La réflexion française sur la diversité humaine)*, Paris, Seuil.
- WESSELING Henri, 2009, *Les empires coloniaux européens, 1815-1919*. Traduction de Patrick GRILLI, Paris, Folio.